



La Main du Diable

~ Justan Lockholmes ~

4

C.D. Darlington

Table des Chapitres

Costume de Fête
Un Mot de Vous
Petit-Déjeuner Mouvementé
Réunion au Sommet
Dialogue Animal
Comediante ! Tragediante !
Derniers Hommages
Demande Particulière
Fréquentations Hypothétiques
Déjeuner Révélateur
Éprouvantes Fables pour Enfants
Dissimulations Calculées
Glaçantes Réflexions
Premiers Sangs
Réveil Abrupt
Rencontres Exotiques.
Jouons aux Petits Trains
Je Vous Écoute...
Indésirables Compagnie
Un Accueil Chaleureux

Promenons-Nous Dans Les Bois
Mode Opérateur
Deux Pour le Prix d'Un
Houleuses Retrouvailles
Un Autre Mot de Vous
Blanche Neige et le Curieux Écureuil
Une Maharani de Sang
À en Perdre la Raison
Question Bête
Comptes à Rebours
De Neige et De Sang
L'Appel de la Forêt
Pour Mémoire de la Folie des Hommes
Petits Verres Entre Amis
Un Meurtre de Trop
Question de Vie ou de Mort
Jamais Deux Sans Trois
Tous en Scène
Votre Pire Cauchemar
A. Christie A Dit
Mortelles Retrouvailles

Cher lecteur et chère lectrice,

Alors que vous êtes sur le point de débiter le quatrième tome des aventures de Justan Lockholmes, c'est avec un pincement au cœur que je me dois de vous rappeler les terribles événements du précédent.

Un livre marqué par la noirceur du deuil.

En effet, le texte se terminait sur deux enterrements. Le premier, celui de Rickie, père de substitution et mentor de Justan. Le second, celui de Gabrielle Miniponey, secrétaire du commissaire principal André Vacherin Tabloïde, retrouvée battue à mort et défigurée près des quais. Des événements traumatiques qui s'ajoutent aux actes de folie d'un homme bercé par les légendes de son passé et qui n'ont pas laissé notre détective préféré indifférent.

Mais hors de question de se laisser abattre !

Il suffit de prendre un peu de temps pour soi et de s'éloigner du tumulte assourdissant de la capitale pour y revenir en pleine forme ! Le grand air, un changement de paysage et la découverte d'une faune insoupçonnée, voilà des vacances qui s'annoncent parfaites, n'est-ce pas ?

Sur cette prescription plus que nécessaire, et qui vous réserve, je le crois, et ce malgré les apparences, quelques surprises, je vous souhaite une excellente lecture !

Bonne lecture !

C.D. Darlington

- Costume de Fête -

Sophie avait attendu cet événement comme on attend le Messie : avec empressement et une envie folle de secouer quiconque ne le partageait pas.

C'est ainsi que, pendant plus d'une semaine, dans son petit village au nord du pays, connu sous le ravissant nom de Caunette-sur-Agreste, la jeune fille arbora un large sourire et une joie de vivre qui aurait pu être communicative si elle n'avait pas porté sur les nerfs et effrité, chaque jour un peu plus, la patience de son entourage. En effet, Sophie passait du sourire au rire avec une facilité déconcertante en suivant un rythme régulier, et ce qu'importe la situation ou même le sujet. Un état d'esprit qui la fit donc sourire, sans la moindre hésitation et de toutes ses dents, lors de la cérémonie funéraire de son oncle. Mais tout cela n'était rien comparé au jour tant attendu dudit événement.

Tous les ans, à la même date, soit quelques jours avant Noël, le noble du patelin, un certain Georges Avenbroth, organisait pour les villageois un grand bal que tous, et surtout Sophie, attendait avec joie.

Il me semble ici nécessaire de préciser que ce bal n'avait rien de comparable à ceux que la littérature nous a si joliment dépeints. Organisé en plein air, par manque de lieu assez grand, sous le vent mordant et la neige, éclairé par des torches qui ne cessaient donc pas de s'éteindre aléatoirement, animé par un orchestre amateur qui arrivait, chaque année, on ne sait trop comment, à sortir quelques notes justes des instruments de fortune qu'il s'était confectionnés, l'événement paraissait, pour un œil extérieur

habitué aux fastes de la ville, assez peu remarquable pour ne pas dire risible.

Pourtant, aux yeux de Sophie, il n'avait pas son pareil.

Plusieurs mois de préparation lui avaient été nécessaires pour qu'elle puisse se présenter à cette fête sous son meilleur jour. Après tout, c'était sa chance. Peut-être qu'au milieu de la foule Monsieur Avenbroth la remarquerait dans sa robe en tissu jaune ? Peut-être même l'invitera-t-il à danser ? Et peut-être qu'au milieu de cette danse ses yeux s'éclaireront de la lueur de l'évidence, de l'amour même, car oui, au tréfonds de son être, elle en était persuadée, elle était faite pour lui. La pauvre Judith qui lui servait de femme n'éprouvait pas les tourments qui la dévoraient et qui consumaient chaque partie de son âme.

Oui, il était peu dire que Sophie l'aimait à la folie, et peut-être même un peu plus.

Le clocher de la ville frappa sept heures. Le bal allait bientôt commencer. Engoncée dans sa longue robe jaune clair, qui ne le resterait probablement pas longtemps, Sophie interpella sa mère.

— Comment ça, les chaussures étaient pas prêtes ? cria-t-elle, en vérité, plus qu'autre chose, d'une voix aigüe manquant de s'étrangler à chaque syllabe.

— Comm' ch'te dis, Soph'. L'cordonnier m'a dit qu'ez'étaient pas finies. J'vais pas les inventer quand même ! Pis j'dois m'préparer aussi ! T'es marrante, tiens !

— Mais j'vais m'ette quoi, moi ?

— Tes chausses d'tous les jours, dis bien.

— Quoi ? Mais c'est pas possible ! Tu t'rends pas compte ! J'vais pas mettre ces chausses toutes crottées pour aller danser avec l'sieur !

— Danser avec l'sieur ? Parce qu'tu crois vraiment qu'il va danser avec toi, M'sieur Georgie ? Navrée d't'le dire, ma fille, mais va falloir arrêter d'rêver et t'ressaisir ! C'est déjà assez humiliant qu't'aies souris tout du long des funérailles à l'oncle René, alors penser qu't'as une chance avec

l'sieur..., ma pauv' fille, souffla sa mère en levant les yeux et les bras au ciel. Tu f'rais mieux d't'intéresser un peu plus à ce pauv' Thomas, va, maugréa-t-elle avant de refermer la porte de la chambre derrière elle.

Le monde de Sophie venait de s'écrouler sous ses pieds. Tout le labeur qu'elle avait mis dans la préparation de sa tenue venait d'être anéanti par le cordonnier. Un incompetent de bas étage, reconnu comme tel dans tout le village, mais le seul ayant planté son panneau « cordonnier » en haut de son échoppe.

La jeune femme fulminait. Sa gorge était prise de hoquets, tiraillée entre la tristesse et la colère la plus noire. Désespérée, des larmes s'écoulèrent alors à grosses gouttes le long de ses belles joues poudrées de rouge, et ses yeux étincelants et bouffis se posèrent sur le reflet que lui renvoyait son miroir.

— Ne pleure pas, Soph' ! s'invectiva-t-elle. Tu restes tout d'même la plus belle d'tout l'village et l'sieur Georgie manquera pas d'le voir, c'est sûr !

Elle passa son pouce droit sous ses yeux, étalant un peu plus le khôl appliqué en paquet, et renifla un grand coup pour ravalier sa... tristesse.

— Respire, Soph' ! T'es une fille comme ça ! souffla-t-elle en s'appréciant dans le miroir. Tu vas l'avoir même avec tes sabots l'sieur, c'est l'évidence même !

La jeune fille prit une nouvelle inspiration pour calmer définitivement les soubresauts qui la secouaient, souleva les pans de sa robe et descendit dans l'entrée pour se chausser. Dans la petite salle maigrement meublée et éclairée d'une bougie vacillante, son petit frère, Apolin, enfilait lui aussi ses chaussures de travail.

Lorsque les yeux du jeune garçon se posèrent sur sa sœur, ils s'éclairèrent d'admiration et un sourire immense traversa son petit visage de part en part.

— T'es belle, Soph', murmura-t-il tandis qu'elle descendait les dernières marches de l'escalier.

— Merci, Apolin ! Ch'trouve aussi.

— Et moi ? Comment qu'tu m'trouves ? sourit-il en tournant sur lui-même.

De cinq ans son cadet, le petit Apolin n'avait hélas pas hérité des mêmes gênes que sa sœur. Grande, bien bâtie et surtout bien en chair malgré le rude hiver, Sophie bénéficiait de la même carrure que ses parents avant elle. Le jeune garçon, quant à lui, n'avait que la peau sur les os et les vêtements de fête qu'il avait revêtus ne faisaient qu'accentuer la maigreur presque malade de son petit corps.

— T'es beau p'tit frère, va ! lui sourit-elle en retour tout en enfilant ses sabots de travail.

— Tu n'mets pas tes belles chausses ? s'étonna Apolin.

— Nan. Qu'le cordonnier était pas fichu de m'les ramener à l'heure. J'vais devoir rester comme ça tout' la soirée, t'rends-tu compte ?

Devant les yeux attristés de sa sœur, le jeune garçon prit sur lui de se rapprocher d'elle et d'enlacer ses maigres bras autour de ses larges hanches.

— Quoiqu'y s'passe c'soir, Soph', qu'l'sieur y't'voit ou pas, pour moi, t'sras toujours la plus belle du village !

Les yeux brillants d'émotion, la jeune femme enserra à son tour son frère avant de s'accroupir devant lui.

— T'es un amour, Apolin, lui sourit-elle. Et aucune femme dans c'pat'lin t'mérite !

La figure du garçon s'étira soudainement d'une grimace de dégoût prononcé.

— Une fille ? Beurk ! Va ! J'veux pas d'ce truc près d'moi ! C'est qu'c'est moche et qu'en plus ça chouine pour un rien ! T'sais bien qu'y a qu'les trains qui m'intéressent ! Y'a qu'toi qu'je supporte, Soph', mais c'est bien pa'ceque t'es ma sœur !

Cette dernière partit d'un éclat rire qui ne manqua pas d'emporter Apolin à sa suite, avant que leurs parents ne se

décident, à leur tour, à descendre les escaliers pour les rejoindre dans la pièce principale.

Une fois réunie, la petite famille se mit en route, comme toutes celles qui peuplaient le village de Caunettesur-Agreste, sous le vent glacial, les gros flocons de neige et la pleine lune, pour atteindre le champ qui avait été choisi pour accueillir les festivités du soir.

Dire que cette nuit exauça les vœux les plus chers de la jeune Sophie serait loin de la vérité, car jamais, au grand jamais, elle n'aurait pu imaginer ce qui arriva.

Tandis qu'elle essayait vainement d'attirer l'attention de Monsieur Avenbroth par des œillades, des mouvements de robe et, en désespoir de cause, par de larges signes de bras, son petit frère avait, quant à lui, bien du mal à se mêler à la foule. Compacte, dense et sans cesse dansante, l'assemblée était, à ses yeux, pareille à un magma bouillonnant, grondant presque, auquel il lui semblait fou de vouloir de se joindre.

En bord de champ, assis sur un tas de paille, les jambes balançant dans le vide et les mains emmitouflées, aussi chaudement que possible, dans sa veste du soir, Apolin grelotait, perdu dans ses pensées.

Ça s'rait bien qu'l'sieur, il r'garde Soph' ! Elle est tellement belle dans sa robe ! Elle est bien plus belle que c'te pauvre Judith qui fait la tête. Elle a pas l'air d'aimer les soirées dansantes, elle non plus, tiens. En fait, elle a pas l'air heureuse, à bien y r'garder...

Une moue de tristesse étira ses minces lèvres. Il était vrai qu'au loin, à l'autre bout du champ, assise, tout comme lui, Madame Avenbroth ne semblait pas apprécier le spectacle. À l'inverse de son mari qui se donnait à cœur joie dans la tenue et l'animation des festivités et se joignait avec entrain aux rires et autres embrassades de coutume.

P'têt qu'elle rêvait d'aut'chose, la Judith. Me souviens pas bien d'elle avant qu'l'sieur l'emporte dans sa maison, mais ch'uis sûr qu'elle souriait plus, qu'elle avait l'air plus joy...

Mais avant qu'il ne termine sa remarque, un grondement sourd l'interrompit. Un grondement pareil à celui que tous, dans le village de Caunette-sur-Agreste, savaient reconnaître : celui du loup.

Le sang d'Apolin se figea dans ses veines, et ses yeux, toujours posés sur la foule, s'écarquillèrent de terreur. Derrière lui, à la lisière de la forêt, se tenait une bête sauvage. Mais plus les secondes s'égrenaient plus un doute raisonnable l'envahissait. Un loup à cette heure-ci ? Avec autant de monde autour ? Et le bruit ? Non, c'était impossible. Aucun animal ne serait assez inconscient pour rôder aux alentours.

Ses mains, partagées entre les tremblements du froid et ceux de la peur, se serrèrent dans sa veste en poings forts de convictions. Non, la chose était tout simplement inconcevable. Alors qu'était-ce ?

Le jeune garçon prit une grande inspiration, bien décidé à en avoir le cœur net. Mais alors qu'il pivotait vers la lisière, une pression douloureuse lui enserra l'arrière du coup et des griffes se plantèrent dans son bras. Un cri étouffé, et bien vite recouvert par les notes de musique, s'échappa de ses lèvres, avant qu'il ne soit tiré en arrière et ne chute de son tas de paille.

Là, la bête passa un membre poilu autour de sa bouche et le traîna, tant bien que mal, vers les bois. Apolin criait encore et se débattait avec toute la vigueur que son petit corps pouvait manifester, mais rien n'y faisait. Il regardait, impuissant, les marques qu'il laissait dans la neige et entendait au loin les voix des convives.

Et tandis qu'il sentait les premières racines des arbres lui frotter le dos, il repensa une dernière fois à sa sœur et à son rire qu'il aimait tant.

Une dernière fois avant que la bête ne l'emporte.

- Un Mot de Vous -

Cher Monsieur Lockholmes,

J'espère que votre voyage se passe pour le mieux. Je vous souhaite, évidemment, de vous remettre au plus vite pour nous revenir en pleine forme !

Je vous dérange pour vous indiquer que, de mon côté, tout va bien. La capitale est relativement calme en votre absence... à croire que tous les malfrats vous attendent pour éteindre la loi ! À moins que ce ne soit le passage des fêtes de fin d'année qui les calme... Allez savoir !

Autrement, je n'ai toujours pas reçu de nouvelles de la part de Madame Grimm. Leur maison a été vendue la semaine dernière, quelques jours après votre départ. Il me semble que c'est un jeune couple qui s'y est installé, mais je n'ai pas plus de détails pour le moment. Si jamais je venais à voir Madame Grimm, ou bien si je recevais une lettre de sa part, je ne manquerais pas de vous écrire aussitôt !

Enfin, je suis passé voir Alfred, hier. Vous lui manquez, m'a-t-il dit.

Sur ce, profitez bien de votre dernière semaine de vacances, loin de tous les problèmes et de la capitale !

Et j'espère que Lady se porte bien.

Votre dévoué,
Yvan Beaufort Tabloïde.

PS : Je suis le parcours de votre train sur une carte, c'est passionnant ! Oh et si vous avez la possibilité de me répondre, n'hésitez pas !

- Petit-Déjeuner Mouvementé -

Justan replia la lettre, la sixième déjà depuis son départ, et la rangea dans l'enveloppe dans laquelle elle lui était parvenue. Rapidement, il s'assura que le compartiment du restaurant était vide avant d'abaisser la fenêtre et de passer le pli dans l'ouverture.

Malheureusement pour lui, les choses ne se déroulèrent pas comme à l'accoutumée. L'enveloppe, qui aurait dû être emportée au loin par la vitesse du train et du vent combinés, comme cela avait été le cas avec les cinq précédentes, fut brutalement plaquée contre la vitre.

Le jeune homme l'observa quelques secondes, les sourcils froncés, persuadé que le phénomène ne durerait pas, avant de se pencher vers le couloir et de regarder à ses pieds.

— Vous rendez-vous compte, Lady, que même en vacances, Yvan Beaufort Tabloïde réussit à me porter sur les nerfs ?

Le chiot, sagement assis par terre, pivota la tête pour seule réponse.

— Bien, puisqu'il ne veut pas partir, je vais l'y forcer, se résigna le jeune homme en constatant que le bout de papier refusait de bouger.

Déterminé, Justan s'agenouilla donc sur la banquette, se rapprocha autant que faire se peut de la fenêtre et passa un bras dans son ouverture afin de se saisir de l'enveloppe, en vain. Celle-ci, trop éloignée de quelques centimètres à peine, échappait encore au bout de ses doigts.

Aux grands maux, les grands remèdes !

Il colla alors davantage son corps à l'encadrement vitré, sa joue goûtant même la fraîcheur hivernale, sous les yeux intrigués de Lady. Et c'est dans cette position, assez peu courante chez les *gentlemen*, il faut bien l'avouer, que Gustave, le serveur du wagon-restaurant, retrouva son passager le plus matinal.

— Monsieur Lockholmes ? Vous... vous avez besoin d'aide ?

La voix du jeune homme n'arracha étonnamment pas Justan à son objectif et c'est avec un aplomb digne de ses meilleurs jours qu'il persévéra dans son entreprise tout en répondant à la question.

— Pas du tout, mon petit Gustave. Je... Je gère très... bien la situation. Encore un tout petit... tout petit effort et... Haha ! Je te tiens !

C'est triomphant, le pli froissé dans son poing, que le détective de renom s'éloigna de la vitre et se rassit de manière plus convenable sur sa banquette.

— N'est-ce pas la lettre que je vous ai apporté ce matin, Monsieur ?

— Tout à fait, Gustave. Tout à fait.

— Mais comment s'est-elle retrouvée dehors ?

La bouche de Justan s'entrouvrit, mais ne produisit aucun son.

Il ne serait peut-être pas bien vu que tu avoues jeter ton courrier par la fenêtre, non ?

C'est, en effet, peu recommandable, surtout que cela amènera inmanquablement un flot d'autres questions de la part du serveur...

Des questions qui entraîneront des bavardages et autres racontars parmi les employés du train...

Qui ne manqueront pas de le répéter et de le déformer aux autres passagers...

Ce que nous ne voulons pas.

Absolument.

Mais alors ?

Eh bien, il me faut trouver autre ch...

C'est à cet instant que le regard du jeune homme se posa sur Lady, toujours sagement assise, les yeux rivés sur son maître.

— C'est ma chienne, sourit alors ce dernier.

— Votre chienne ? s'étonna Gustave en dévisageant l'animal. Vous voulez dire que votre bébé corgi serait monté sur la banquette, puis sur la table pour vous voler votre lettre et la jeter par la fenêtre ?

Il était vrai que, dit comme cela, soit à voix haute, le choix de Justan ne lui parut soudainement pas des plus crédibles. Surtout lorsqu'il apparaissait clairement que Lady, du haut de ses quatre petites pattes, n'atteignait même pas le quart de la moitié de la hauteur de la banquette. Néanmoins, ce matin, il en fallait plus pour le désarçonner.

— Mon cher Gustave, seriez-vous en train de douter des capacités de ma chienne ? Ainsi que de ma parole, au passage ?

— Moi, Monsieur ? s'étrangla le jeune homme au duvet facial naissant. Non, jamais, enfin... je... non... évidemment que...

— Bien, sourit alors le détective. Dans ce cas, je vous invite à m'apporter mon petit-déjeuner habituel, mais avant je vous prierai de bien vouloir disposer de cela.

— De votre courrier ? s'étonna le serveur en se saisissant du pli froissé. Bien sûr, voulez-vous que je le range en lieu sûr pour que vous puissiez le récupérer plus tard ?

— Bonne idée, et n'hésitez pas si ce lieu sûr est une poubelle, cela me convient parfaitement.

— Euh, très bien, Monsieur. Je reviens tout de suite avec votre petit-déjeuner, balbutia-t-il enfin avant de quitter précipitamment le wagon.

Une fois la porte close, Justan s'autorisa un soupir des plus éloquents avant de déplier le journal qui lui avait été porté en même temps que la lettre.

— Bien, quelles sont les nouvelles du jour... Mmh, rien de bien intéressant, je le crains, souffla-t-il en parcourant rapidement la une et en feuilletant les autres pages du quotidien. J'ai bien peur que cet importun d'Yvan Beaufort ait raison. Il ne se passe rien de remarquable lorsque je ne suis pas là.

Soudain, Lady laissa échapper un petit jappement en guise d'intervention.

— Je ne vous permets pas. Ce n'est absolument pas de la vantardise de ma part. Regardez par vous-même, très chère, répliqua le jeune homme en se penchant à sa hauteur et en ouvrant le journal devant elle. Vous voyez bien que la une est ridiculement vide et que les autres articles ne parlent que de sujets très limités. Tenez.

Il prit quelques secondes pour se rendre à la sixième page du feuillet sous les yeux fascinés du chiot.

— Même cette chère Eva Tricksters tourne en rond : « Débordements au théâtre Edward VII ». En quoi est-ce intéressant, je vous le demande ! Depuis mon départ et l'exécution de Madame Aspis, c'est bien simple, elle n'a rien à se mettre sous la dent... ce qui ne semble pas être votre cas...

En effet, tandis que Justan dévoilait la médiocrité journalistique de la presse à Lady, cette dernière s'était subrepticement rapprochée d'un coin de page qu'elle mâchouillait désormais avec entrain.

— Jeune fille ! Cessez cela immédiatement ! Le contenu de l'article est tout à fait indigne de vous ! s'emporta son maître en lui tapotant le museau et en la forçant à recracher le papier mâché.

Et c'est alors que le chiot laissait tomber une boule grise et gluante sur le magnifique tapis rouge du wagonrestaurant que Gustave fit son entrée, les bras chargés d'un magnifique plateau garni.

Une délicate odeur de lard grillé, d'œufs brouillés, de röstis de pomme de terre, de haricots à la tomate et de

saucisses, emplît l'espace et détourna immédiatement l'attention de Justan et de sa chienne.

Avec une dextérité toute professionnelle, le serveur s'approcha de la table et y déposa les nombreux plats, un à un, avec grâce, avant de finir par verser un liquide noir fumant dans la tasse du détective souriant.

— Et voici donc votre petit-déjeuner, Monsieur Lockholmes. Je n'ai pas oublié les toasts, ils arrivent très vite.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire, et pensez à la confiture de framboise aussi. C'est important.

— Évidemment, Monsieur. Tout de suite, Monsieur, acquiesça le jeune homme avant que ses yeux ne se posent sur le monticule de papier mâché à ses pieds.

— Votre chienne a-t-elle été malade ?

— Oui, je crains que les nouvelles ne lui aient déplu, répondit Justan sans que ses yeux quittent la dorure du lard qui reposait devant lui.

— J'en suis navré, s'excusa Gustave. Je vais chercher de quoi nettoyer cela et je vous ramène vos toasts, Monsieur, précisa-t-il avant de disparaître à nouveau.

Une fois qu'il eut refermé la porte du wagon derrière lui, le détective désigna les mets de la main avec un large sourire.

— Je me répète, je le sais, mais, à mon retour, il va y avoir du changement dans l'air ! Les maigres tartines que me préparait Alfred sont terminées. Je vais lui demander de me préparer cela tous les matins et je...

Un gémissement impromptu l'interrompit dans son monologue. Il fronça les yeux avant de les poser sur Lady, toujours à ses pieds.

— Plaît-il ?

Le chiot gémit à nouveau, les oreilles tombant négligemment et les yeux soudain larmoyants.

— Cela fait depuis le début du trajet que vous tentez de m'amadouer, jeune fille, et cela avec de plus en plus

d'efforts, je dois bien l'admettre, mais ma réponse reste invariablement la même : non.

Sa sentence engendra une série de gémissements, tous plus déchirants les uns que les autres, mais qui ne sembla pas l'atteindre le moins du monde.

— Ce n'est pas en quémandant que vous parviendrez à vos fins, lui sourit-il. Vos croquettes vous attendent à la cabine et vous devrez vous en contenter.

Et lorsque Justan se détourna de Lady pour son assiette débordante de victuailles, le corgi se tut, fixa un instant son maître avant de lui tourner le dos et de s'allonger en travers du couloir. Un signe de protestation qui arracha un sourire amusé au jeune homme qui portait sa tasse chaude à ses lèvres.

Un vrai caractère de mule. Ce n'est pas pour rien qu'elle a plu à Rickie, c'est évident, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi il trouvait que nous nous ressemblions. C'est absurde, évidemment.

Plusieurs longues minutes de dégustation s'écoulèrent avant que le fumet du pain chaud ne daigne se joindre au repas. Gustave, pressé, comme à son habitude, de satisfaire les passagers de l'Express National, seul train de luxe à traverser toute la partie nord du pays, s'activait, panier et petit pot de confiture en main, lorsqu'un grincement des plus désagréables retentit.

À mi-chemin de la table, il marqua une pause, hébété, avant d'être violemment projeté en avant. Ce fut donc comme au ralenti que Justan subit lui aussi la secousse, dans une moindre mesure cependant, tout en observant ses toasts et la gelée rouge voler à sa rencontre, suivis de près par le corps longiligne du serveur. Une observation des plus inhabituelles qui ne manqua pas de stimuler ses petites cellules grises et de lui faire comprendre que la suite de la scène n'allait pas lui plaire.

C'est alors que, d'un geste d'une rapidité qui l'étonna lui-même, il pivota, grimaçant sous le tiraillement de sa

blessure, et parvint à attraper Lady par la peau du coup quelques centièmes de seconde avant que le corps de Gustave ne s'écrase, au même endroit, et ce sans la moindre élégance, aux côtés du pain grillé, de la framboise et du tas de papier gluant.

Une fois que Justan eut posé le chiot sur ses genoux et passé une main sur ses côtes douloureuses, il tourna négligemment les yeux sur l'employé au sol.

— Peut-on savoir ce qu'il se passe et ce que vous faites par terre ?

— Je... je suis tombé, grogna Gustave en se redressant tant bien que mal.

— Ça, je le vois bien, jeune homme.

— Je vous demande pardon, Monsieur Lockholmes, continua-t-il de balbutier en frottant frénétiquement sa veste pour faire tomber les quelques miettes de pain qui s'y étaient incrustées. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— Nous nous arrêtons, j'ai l'impression, remarqua le détective en observant le paysage neigeux par sa fenêtre.

— Ici ? Mais nous sommes encore loin de la prochaine gare. Pourquoi ?

— Si je le savais, je ne vous poserais pas la question, remarqua Justan en arquant un sourcil.

— Je vais tout de suite aller voir ce qui se passe avec le chef de train. Je reviens.

Et c'est alors que Gustave sortait pour la troisième fois du wagon-restaurant qu'un mauvais pressentiment se lova au fond des entrailles de notre détective.

— J'ai peur que nos vacances ne touchent à leur fin, ma chère, souffla-t-il, les yeux toujours rivés sur le vierge paysage hivernal, sa main caressant le cou poilu de Lady, assise sur ses genoux, la queue frétilante et la gueule pleine d'un bout de lard croustillant.

- Réunion au Sommet -

Le brave Gustave, sur le chemin du retour, ne ramena pas que le chef de train. À sa suite, la cohorte de tous les passagers, peu enclins à se lever de si bonne heure, traversa le wagon-restaurant jusqu'à celui que la compagnie avait pompeusement nommé : le grand salon.

Tous passèrent donc à côté de Justan, visiblement irrités, sans lui accorder la moindre attention. Tous sauf une jeune femme d'environ son âge, une petite brune aux cheveux courts qui ne manqua pas d'accompagner son petit signe de main d'un timide sourire.

Encore une admiratrice, se félicita le jeune homme du ton las que procure le succès, avant que Lady ne jappe légèrement.

À ce bruit, les lèvres de la jeune femme s'étirèrent encore davantage jusqu'à froncer son nez en une grimace attendrie. Il parut alors clair que les salutations ne lui étaient pas destinées.

On croit rêver...

— Bonjour Monsieur Lockholmes, le salua le chef de train en passant. Je vous invite à nous rejoindre, j'ai une annonce à vous faire.

Pour seule réponse, le jeune détective hocha la tête et, une fois que les derniers passagers, un couple de personnes âgées visiblement plus inquiété qu'ennuyé par la situation, eurent atteint la porte attenante au « grand salon », il but une dernière gorgée de son thé matinal, qui ne s'était, par miracle, pas renversé lors de l'arrêt soudain de la

locomotive, et se leva de sa banquette pour rejoindre le groupe, Lady sous le bras.

— Ah, veuillez vous asseoir, je vous prie, l'invita le chef de train à peine eut-il refermé la porte derrière lui. Bien, maintenant que vous êtes tous là, nous allons...

— Il manque encore vos... vos épouses, si je ne m'abuse, Monsieur..., intervint Gustave d'une petite voix.

Le monsieur en question, un homme de grande taille au visage rond, entouré d'une barbe collier et surmonté d'un haut turban safran couvert de décorations toutes plus brillantes les unes que les autres, le dévisagea quelques secondes, impassible, avant de lui répondre avec un sourire.

— Maharadjah Bhupinder Singh de Patiala¹. Je transmettrai l'information à mes femmes. Elles n'ont pas besoin ni pour habitude de participer aux réunions. Ne les attendez pas, conclut-il d'un geste de la main.

— Bien, dans ce cas, Mesdames, Messieurs, je suis au regret de vous annoncer que nous sommes coincés et que...

— Coincés ! le coupa soudain une voix outrée et suraiguë. Vous rigolez, j'espère ! Mon public m'attend, Monsieur Travers ! Une personnalité de mon envergure ne peut pas, ne doit pas, être empêchée !

— C'est Travis, Madame, lui sourit-il. Je le sais et je vous prie d'accepter toutes nos excuses, Madame Carpentier, néanmoins nous faisons tout pour remédier à ce léger contretemps et je vous prie de...

— Ah ! Mon public ! Mon public chéri ! Quand te retrouverai-je ? s'exclama-t-elle à nouveau en plaçant une main bijoutée sur son front poudré. Tu entends cela, Princesse ?

À son nom, la dénommée Princesse, avachie sur les genoux de la dame en un amas de poils blancs, poussa un miaulement aussi nasillard que l'était la voix de sa maîtresse avant de river ses yeux orange dans ceux de Lady. Le chiot, toujours dans les bras de Justan, laissa

échapper un grognement sourd avant que son maître ne le calme d'une caresse appuyée entre les oreilles.

— Madame Carpentier, vous reverrez votre public, je vous le promets. Nous rattraperons même le retard que nous avons pris, ne vous en faites pas, tenta de la calmer Monsieur Travis. Nous avons envoyé deux jeunes hommes au village le plus proche pour les prévenir de notre incident et nous aider à déblayer les rails.

— *Ma*, quel est-il cet incident exactement ? Et pouvons-nous vous aider ?

— C'est très gentil à vous, *Signor Vitali*, mais à moins que vous n'ayez un tour de magie qui nous permette de retirer le tas de neige qui obstrue la voie, je crains que vous ne puissiez nous apporter votre aide.

— No, ye soui oune magicien de renom, mais ye n'ai pas encore ce tour-là dans mon sac. Ye vais y réfléchir pour mes prochains voyages, plaisanta-t-il.

Sa remarque arracha un sourire au chef de train ainsi qu'à la jeune femme aux cheveux courts qui s'empressa de sortir un carnet pour en noircir une page.

Justan, qui n'avait pas encore daigné parler, intervint en fronçant les sourcils.

— Combien de temps cela prendra-t-il, d'après vous, pour déblayer cette neige ?

— Eh bien, avec l'aide des villageois d'à côté, pas plus de quelques heures, assurément. Nous serons repartis ce soir, au plus tard.

— Je ne doute pas que l'Express National saura rattraper son retard, ajouta une voix légèrement chevrotante. J'en ai vu des trains dans ma vie, et j'ai même eu la chance de diriger celui-là à ses tout débuts ! Je ne me fais aucun souci.

— Vous pouvez croire mon mari, vous savez, ajouta une autre voix plus douce. Trente ans de sa vie à bord de ces engins en tant que chef de train.

— Merci, Monsieur et Madame Quinzel pour votre confiance. L'Express National est, en effet, le seul train de

son genre, leur sourit Monsieur Travis. Sur ce, Mesdames, Messieurs, je vous abandonne afin de régler ce léger incident au plus vite. Pendant ce temps, vous pouvez quitter le train. Il se pourrait que ce soit une excellente opportunité pour une balade en plein air.

Et c'est sur ces derniers mots et un sourire qui se voulait rassurant qu'il quitta le wagon en compagnie de Gustave, laissant les passagers à leurs commérages et autres expressions de leur mécontentement, qui ne manquèrent pas de s'élever.

— Ce qui nous arrive est tout simplement incompréhensible. Au prix du billet, la chose est inconcevable. Je n'hésiterai pas à demander un remboursement partiel. Surtout si je suis en retard pour la première de ma pièce !

— Je vous assure, Madame Carpentier, ce train est un bijou sur roues. La première ne se fera pas sans vous, tenta de la rassurer Monsieur Quinzel d'un sourire qui disparut bien vite à la réponse de l'actrice.

— Évidemment qu'elle ne se fera pas sans moi ! Ce serait incroyable, impossible, inimaginable ! N'est-ce pas, Princesse ?

Le chat miaula sous les caresses de sa maîtresse.

— Ce ne serait peut-être pas oune perte, toussota Monsieur Vitali, un sourire narquois au coin des lèvres.

— Qu'avez-vous dit ?

— Moi ? Rien du tout, *Signora* Carpentier, se reprit sous son regard soudain tranchant. Ye souis de l'avis de Monsieur et Madame Quinzel. Faisons confiance à Monsieur Travis. Il sait de quoi il parle. Vous n'êtes pas d'accord, Monsieur Lockholmes ?

Justan souleva deux sourcils étonnés.

— Mon avis n'a que bien peu d'importance. Je n'y connais rien en train et ce n'est pas comme si nous pouvions y faire quelque chose. Le mieux reste encore de voir et d'attendre.

— De sages paroles, Monsieur le détective, acquiesça le Maharadjah dont le jeune homme avait été complètement incapable de retenir le nom. Et puis, si les divinités ne nous sont pas favorables, j'espère que la région est riche en fauves ! Cela me fera des parties de chasse mémorables ! dit-il avant d'éclater de rire.

— La chasse est un passe-temps de sauvage, Monsieur ! s'éleva, tout à coup, la voix étranglée de la petite Madame Quinzel.

Sa violente intervention figea pendant quelques secondes les passagers avant que son mari ne reprenne la parole pour la tempérer.

— Chérie, laisse le Monsieur faire ce qu'il veut, ce n'est pas à nous de dire quoi que ce soit.

— Notre petit ange n'aurait jamais supporté cela, il n'aurait jamais...

Mais avant qu'elle ne puisse finir sa phrase, ses mots moururent dans sa bouche secouée par des sanglots étranglés bientôt rejoints par des larmes ruisselant le long de ses joues ridées.

— Ma chérie, il ne faut pas... Veuillez nous excuser. Ma femme et moi allons nous retirer, soupira alors son époux avant de passer délicatement un bras autour des épaules tressautantes.

Dans un silence lourd, les autres passagers les observèrent quitter le wagon avant de reprendre leur discussion.

— Bien, souffla l'actrice, sur cet événement des plus embarrassants, je m'en vais rejoindre ma loge. Olga doit brosser Princesse. N'est-ce pas mon petit bijou des îles ?

Le chat blanc miaula dans un bâillement indifférent avant d'être subitement jeté sur l'épaule de sa maîtresse, à la manière d'une écharpe.

— Nous y allons, Princesse.

Le félin, visiblement précairement installé sur l'osseux membre, fit preuve de tous ses talents naturels pour ne pas

tomber avant que lui et son socle n'aient quitté la pièce.

— *Ma* ye pourrais presque en faire oune star de ce matou ! Incroyable équilibre, vous ne trouvez pas, Mademoiselle ?

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, lui sourit la jeune femme en retour. J'en faisais justement le croquis dans mon carnet.

— Voilà donc ce que vous gribouillez, intervint Justan. Vous êtes journaliste, Mademoiselle... ? Je suis désolé, je crains que votre nom ne m'ait échappé lors de notre embarquement.

— Camille. Camille Chamontin et non, je ne suis pas journaliste.

— Peintre alors ? intervint le Maharadjah en jetant un œil à son carnet entrouvert.

— Oh non ! pouffa-t-elle en le refermant. Je n'ai pas cette prétention. Non, je gribouille, comme le dit si bien Monsieur Lockholmes, pour mon petit plaisir personnel.

— Je serais vous, je ne gâcherais pas mon talent en le gardant pour moi, lui sourit l'homme, les yeux verts soudain brûlants d'une lueur nouvelle. Si vous deveniez ma sixième épouse, je vous exposerai dans le monde entier.

À ces mots, les joues de la jeune Camille s'empourprèrent et ses lèvres balbutièrent quelques paroles sans queue ni tête avant que Justan n'intervienne.

— C'est une technique de séduction qui doit vous coûter bien cher. Proposez-vous toujours le mariage à celles que vous courtisez, cher Maharadjah ?

L'homme s'éloigna légèrement de la jeune femme avant de sourire à son interlocuteur.

— Quand on a, comme moi, les moyens d'entretenir plus de cent femmes, la question ne se pose pas. Mais sachez, tout de même, ajouta-t-il en replongeant son regard dans celui de Camille, que je ne propose cela qu'aux plus rares et aux plus précieuses des pierres qui ont la chance de croiser mon chemin. Je sais bien que les choses sont différentes

dans votre pays, Monsieur Lockholmes, mais là d'où je viens, les femmes, on les épouse, on ne joue pas avec.

Il lança un dernier sourire à l'objet de sa convoitise avant de se lever et de quitter le wagon. À la porte, il marqua un dernier temps d'arrêt.

— Laissez-moi vous inviter, tous les trois, à la chasse, cet après-midi. Je serais ravi d'avoir de la compagnie et puis cela nous distraira. Vous pourrez aussi emmener la boule de poils qui vous sert de chien, Monsieur Lockholmes. Au moins, nous fera-t-elle rire.

¹ Le Maharajah Bhupinder Singh de Patiala a véritablement existé et a dirigé l'État princier de Patiala de 1900 à sa mort en 1938. Il mesurait environ 2 mètres et eut entre 400 et 500 épouses. En août 1928, lors d'un séjour à Paris, il fut notamment connu pour avoir traversé la place Vendôme, direction la maison de joaillerie Boucheron, avec douze sikhs portant six caisses comptant de nombreuses pierres précieuses. Un trésor qui conduisit à la réalisation de 148 bijoux, les plus importants lui étant destinés et les plus modestes à ses épouses et à ses filles.

- Dialogue Animal -

La chasse qu'avait tout d'abord prévue le Maharadjah ne rencontra pas un franc succès auprès du chef de train, dépositaire de la loi en ces lieux.

Monsieur Travis dut alors avoir recours à nombre de circonvolutions pour faire comprendre à son passager de marque que « non, on ne peut pas chasser n'importe où dans ce pays » et que « oui, la chasse est une activité sportive strictement encadrée afin de maintenir l'équilibre entre la faune, la flore et les hommes ». Et bien que la chose ne fût pas des plus faciles face à un homme à qui l'on ne dit jamais non, l'employé ferroviaire eut tout de même le cran de ne pas revenir sur sa parole et de faire respecter la loi.

Qu'à cela ne tienne, l'étranger ne tarda pas à changer son fusil d'épaule et se rabattit avec entrain sur une balade en direction du village le plus proche. Balade à laquelle, malheureusement pour lui, Justan fut plus ou moins convié de force.

— Vous vous joindrez tout de même à nous, Monsieur Lockholmes ? Venez, cela ne pourra vous faire que du bien, Monsieur Lockholmes ! Monsieur Lockholmes ! Monsieur Lockholmes ! Je t'en ficherais des « Monsieur Lockholmes », grommela le jeune homme en faisant les cent pas dans sa cabine, sous les yeux fascinés de sa chienne. Première fois de tout le trajet que je parle avec les autres passagers et voilà ce qu'il en ressort ! On me traîne dehors comme un forcené ! Pas étonnant que j'ai tout fait pour les éviter

pendant plus d'une semaine ! Je savais bien ce qu'il adviendrait !

Et c'est alors qu'il se résignait tout de même à enfiler son manteau, enrrouler son écharpe autour de ses épaules et à enfoncer son chapeau sur son crâne en maugréant, qu'une douleur vive lui transperça les côtes. La respiration soudain haletante, Justan s'appuya d'une main tremblante sur l'une des parois de son compartiment.

Depuis le départ du train, sa blessure ne l'avait saisi de la sorte qu'à une seule reprise. La douleur de ce matin même faisait figure de simple froissement tant celle qui lui transperçait la cage thoracique le faisait désormais souffrir. Avec inquiétude, il passa une timide main sous son pull et constata avec soulagement que la suture n'avait pas rompu. Reprenant peu à peu ses moyens et son équilibre, le détective remarqua alors la frimousse du chiot, levée vers son visage pâle, et ses gémissements inquiets.

— Nul besoin de vous alarmer, jeune fille, sourit-il en s'accroupissant lentement à ses côtés. La douleur est vive, mais fugace.

Lady frotta alors sa truffe contre son tibia en signe de réconfort, avant que sa petite queue ne se remette à frétiller comme à son habitude.

Justan lui tapota le haut du crâne, puis se releva, en faisant bien attention à ne pas refaire de mouvements brusques, avant de se saisir de son parapluie et de poser la main sur la poignée de sa porte.

À ce simple contact, les gémissements de Lady, qui s'étaient d'abord voulu discrets, gagnèrent en puissance pour très rapidement se transformer en une série d'aboiements plaintifs faisant s'élever les yeux de son maître au ciel.

— Nous en avons déjà brièvement discuté, soupira ce dernier. Lorsqu'il s'agit de vous sortir, cela doit se faire dans des conditions optimales. Nous allons emprunter un chemin

avec deux fois plus de neige que vous n'êtes haute, ce n'est pas raisonnable.

— *Mais moi j'aime la neige !*

— Je sais pertinemment que vous aimez la neige, mais ce n'est pas une raison.

À cet instant, le lecteur peu averti pourrait penser que notre cher détective avait définitivement perdu la tête et qu'au bout de ses trois aventures fortes en émotions, la messe était dite. Néanmoins, et tous les propriétaires d'animaux s'accorderont sur le sujet, ce n'était pas le cas. La fertile imagination de Justan ainsi que l'affection toute particulière qu'il avait pour Lady, malgré tout ce qu'il pouvait bien dire, avaient, au fil des jours, tissé des liens invisibles entre lui et le corgi. Des liens tels qu'une petite voix, au timbre proche de la sienne, mais aux tonalités plus féminines, avait vu le jour dans son esprit et s'exprimait à chaque fois, ou presque, que la jeune chienne voulait lui faire passer un message. Ce qui semblait être le cas ici.

— *Mais je serai sage comme une image, promis !* traduisit-il alors qu'elle rabaissait les oreilles.

— Non, d'autant plus que ce Maharadjah ne manquera pas de se moquer de vous.

— *Mais je veux jouer dans la neige... s'il vous plaît.*

À ces mots, Lady s'arrangea pour faire briller son regard suppliant à la lumière du paysage enneigé et gratta délicatement la chaussure de son maître du bout de sa petite patte. Face à l'attendrissant spectacle, Justan ferma les yeux avant de se frotter vigoureusement le visage et de céder face au charme animal de sa compagne de voyage.

— Très bien, allons-y, souffla-t-il en se saisissant de la laisse en cuir accrochée au porte-manteau.

Au cliquetis métallique de l'attache, la chienne jappa de joie et sautilla sur place, l'arrière-train gigotant sous l'excitation.

Ils s'étaient compris.

- Comediante ! Tragediante ! -

Sous le couvert des grands épicéas habillés de leur lourd manteau neigeux, le groupe de passagers s'avançait dans la forêt, le Maharadjah Bhupinder Singh de Patiala en tête.

— Je vous sens ralentir derrière. Ne traînez pas ! leur intima-t-il en se retournant pour constater l'avance qu'il avait sur les autres. Monsieur Lockholmes, votre lapin s'en sort-il ?

À ces derniers mots, un sourire moqueur étira ses lèvres et ses yeux ne purent s'empêcher de fixer Lady dont seules les deux oreilles dépassaient du trou dans lequel elle venait de s'enfoncer.

— Très bien, Maharadjah, ne vous en faites pas pour nous, lui sourit faussement Justan en levant la main pour le rassurer.

L'homme hocha la tête, affichant une moue entendue, avant de reprendre la marche.

Votre lapin, non, mais oh ! Pour qui se prend-il ? Attendez un peu qu'elle grandisse et je vous garantis que c'est elle qui vous prendra pour un lapin !

Un jappement amusé sortit le jeune homme de ses pensées. À ses pieds, la boule de poils rousse et blanche se roulait allègrement dans la neige, la langue pendante, la truffe couverte de poudreuse et l'arrière-train inlassablement frétilant.

— Cessez vos enfantillages, jeune fille, la réprimanda-t-il les sourcils froncés. Nous devons avancer. Rappelez-vous ce que nous nous sommes dit dans le wagon. Allez, hop !